

## Chapitre 14 : **La soupe de Mme Carles**

(La Sapinède, Pâques 2002)

\*\*\*

**Pourquoi gravir une montagne ?**

**Cérémonies religieuses et transes chamaniques : du même tabac !**

**Grimpette solitaire au-dessus de *La Sapinède***

**Où l'on reparle d'Ettore Majorana, le jeune physicien prodige**

**Les cycles civilisationnels : une suite alternée de cercles vertueux et de cercles vicieux**

**De la géopolitique encore et toujours**

**Pronostics post-Onze Septembre**

**Luc et Mahomet : tous deux disciples de Machiavel !**

Je plongeai donc dans le sommeil comme une masse...

Et comme toujours dans ce cas, j'eus droit, en fin de nuit, à un empilement de rêves plus ou moins abracadabrants. En particulier une espèce de suite au songe concernant les cerises de Valence... Un retour à mon enfance, qu'une fois pratiquement réveillé, et alors que les Advus étaient partis pour la grasse matinée (dimanche pascal oblige ?), j'eus tout le loisir de reparcourir – inspiré par le magnifique panorama alpestre que la fenêtre me découvrait.

Cette aventure valensole n'avait évidemment fait que raviver ma passion pour les cimes étincelantes des Grandes Alpes... Quand, au collège, j'appris que les dieux grecs résidaient sur l'Olympe, je me précipitai sur une carte pour en connaître l'altitude et la comparer à celle du Mont Blanc. 2917 mètres contre 4807, ça ne faisait pas le poids et j'en fus déçu pour Jupiter et consorts, que j'aimais bien – même si leur conduite était tout sauf conforme aux prédications du pasteur... Mais ceci est une autre histoire, dont nous reparlerons !

Au début des années cinquante, outre le tour de France, qui m'enthousiasmait, et la guerre d'Indochine, que j'abhorrais – influencé que j'étais par le milieu familial de tradition huguenote, donc "de gauche" –, je suivais passionnément les exploits des alpinistes.

Les Français de l'Annapurna furent évidemment mes héros, et la boutade de Hillary (le Néo-Zélandais vainqueur de l'Everest avec le sherpa Tensing en 1953) se grava dans ma mémoire...

*Vous vous peut-être, qu'en réponse à la question des Népalais qui lui demandaient le pourquoi de son acharnement à vouloir atteindre le sommet – alors que là-haut, il n'y avait rien à gagner, sinon la mort –, le grand alpiniste répondit : « Parce-qu'il est là ! »*

Suite à ma propre expérience, aussi bien terrienne que jovienne<sup>1</sup>, l'attrait de la montagne sur l'alpiniste est, je crois, complexe. Il peut s'agir simplement d'un moyen comme un autre — navigation solitaire, voyage dans des contrées sauvages... – de tester ses propres limites physiques et psychiques. Il peut s'agir aussi d'un attrait mystique ou esthétique... Pour moi, toutes ces raisons ont compté certes, mais ce qui a prédominé, c'est le désir de voir les choses de haut, avec l'espoir que cela me permît de mieux comprendre le monde...

Aussi, dès le lycée, je fus un ardent "éclaireur de France", fana de randonnées en pays cévenol et provençal – les Grandes Alpes étant en dehors des possibilités de notre club, à l'époque. Puis, une fois à l'Université d'Aix, je m'inscrivis à une école de montagne, qui, un week-end sur deux, nous emmenait dans le Diois ou le Queyras pour nous exercer à l'escalade l'été et au ski l'hiver...

Autant dire que je m'estimai gâté par le sort le jour où le colonel Champbard m'accepta dans son régiment d'infanterie alpine, tout en me permettant de poursuivre mon travail de physique

---

<sup>1</sup> Je ne parle pas de Jupiter elle-même, qui est une planète liquido-gazeuse absolument invivable (même pour une sonde électronique !), mais de ses satellites.

approfondie à la Faculté des Sciences d'Alger, lorsque mon sursis vint à expiration, en avril 59.

Les Advus racontent avec humour la "bataille" du djebel Heidzer, qui fut l'équipée la plus dangereuse, du point de vue alpinisme comme du point de vue militaire, de toute ma période guerrière. Il n'y manque qu'un détail : ma propre frousse au franchissement du "pas du gaucher", sans doute aussi intense que celle de Luc – à vrai dire totalement justifiée – et qui, ainsi que pour lui-même, me vaccina contre la peur des rebelles – tant il est vrai que ce sentiment est, comme les autres, tout relatif.

Pendant mon long exil jovien, j'entretins mon expérience de grimpeur et de skieur. Ces sports m'étaient facilités, il est vrai, par la moindre pesanteur qui règne sur les satellites galiléens<sup>2</sup> (proche de celle relative à la Lune), même compte tenu de la combinaison étanche et du réservoir d'oxygène – lesquels avaient d'ailleurs l'insigne avantage de me protéger des chutes !

Mais revenons à *La Sapinède*. La grasse matinée de mes hôtes roгна, exceptionnellement, ce dimanche de Pâques ; le reste devant être consacré par les Advus aux traditionnels vœux via le téléphone ou Internet, à l'adresse de la famille et des amis.

— Tu veux causer avec tes proches en Polynésie ? me proposa Luc au petit déjeuner.

— Non, merci. Je les ai eus peu avant de partir, ils savent donc que je suis avec vous et n'attendent pas de message particulier de ma part. D'ailleurs, nous n'avons pas l'habitude de célébrer la Pâque : les fistons, tout comme les Cosmons, voient les commémorations religieuses d'ici-bas du même œil avec lequel nous considérons les cérémonies chamaniques des peuples primitifs...

— Attention Jul ! Me coupa-t-il. Cette épithète, tombée dans des oreilles politiquement correctes, risque de t'amener devant un tribunal.

— T'as raison Luc. Et je ne tiens pas du tout à perdre mon temps : j'ai des activités plus importantes que de me battre contre les moulins à vent de la bêtise... Bon, puisque ce matin je ne vous suis d'aucune utilité, je vais me dégourdir les jambes. Je serai de retour pour vous donner un coup de main à la préparation du repas...

— Oh, prenez tout votre temps, intervint Nivea, qui avait tout entendu. Le menu sera simple, et puis Luc m'aidera pour une fois, persiffla-t-elle, profitant du fait que l'ami était parti à la recherche de la carte des lieux.

Avec ce dernier j'agréai rapidement un itinéraire de deux petites heures, que j'entamai dix minutes après, équipé en parfait randonneur pédestre, mais avec deux bâtons de ski.

Le soleil, encore voilé, était déjà haut dans le ciel, pour la saison ; et le thermomètre extérieur indiquait – 5°C. Tout en bas, la ville commençait seulement à ronronner à travers la brume qui la recouvrait, ainsi d'ailleurs que l'ensemble de la vallée...

Comme convenu, je pris le sentier qui démarrait quasiment derrière le chalet et montait sous les sapins en zigzaguant, car la pente était passablement raide. La neige était dure et glissante mais de profondes empreintes de pas évitaient le dérapage.

Cependant, au bout d'une petite demi-heure, la forêt laissa la place aux premiers alpages, recouverts d'une abondante couche encore plus durement croûtée et, cette fois, sans traces marquées. N'ayant pas de crampons, je décidai de longer plus ou moins horizontalement la lisière de la forêt ; ce qui m'amena dans un petit vallon au fond duquel grondait un torrent. Celui-ci, bondissant et écumant, ne s'était pas laissé complètement figer par le gel qui, par contre, recouvrait la rocaille environnante. Entre cette roche glacée et la neige croûtée, il y avait une étroite bande de sol mi-terreux mi-herbeux mais pas trop glissant, qui me permit de reprendre la grimpe sur une centaine de mètres, non sans me faire arroser de temps en temps par les giclées glaciales des petites cascades.

J'atteignis ainsi un replat en partie déneigé. De plus, la brume s'étant sensiblement dissipée, je pus jouir d'un vaste panorama : la vue s'étendait de la chaîne frontalière avec l'Italie, qui dépasse les 3000 mètres, au massif des Ecrins, qui culmine un millier de mètres plus haut – les deux massifs étant profondément séparés, vers le sud-est, par la vallée de la Durance.

---

2 Io, Europe, Ganymède et Callisto, découverts par Galilée. Tous les autres (des dizaines) sont nettement plus petits.

Carte et boussole en main, je tentai d'identifier les cimes. Je ne réussis qu'à moitié, car l'horizon oriental était encore trop noyé dans la luminosité solaire diffuse, et, côté occident, les montagnes de la Condamine et de l'Eychauda, situées en avant-plan, masquaient une grande partie des Écrins. Cet intermède me reposa et l'heure vint d'entreprendre une descente cauteleuse en travers de la pente. Heureusement, le soleil, de plus en plus vaillant, commençait à ramollir la neige. Avec les bâtons de ski, dont la pointe réussissait à percer la croûte, la chose s'avéra faisable... non sans appréhension cependant, car l'âge aidant, ma hantise était la chute qui se poursuivrait en glissade incontrôlée – laquelle pouvait se terminer sur des rochers ou contre des troncs, c'est-à-dire tragiquement. J'en vins à regretter de n'avoir pas pris le piolet à la place des bâtons, car celui-ci, en l'occurrence, permet de stopper une glissade, pour peu qu'on en maîtrise la technique – et qu'il s'agisse de neige et non de glace !

Tout est bien qui finit bien, et au midi à peine passé, je remontai dans le séjour des Advus, en gilet et espadrilles, tout heureux de retrouver la douce chaleur, accompagnée d'appétissantes effluves.

— Je suis désolé de m'être laissé prendre par le temps ! dis-je, voyant la table déjà mise.

— Vous êtes tout excusé, me rassura Nivea, Lucien m'a finalement bien aidé !

— J'veux t'faire apprécier la soupe d'Mme Carles ! m'expliqua celui-ci, sans relever la remarque de sa mie. Bon, il s'agit d'herbes séchées, mais elles ont gardé une partie de leurs saveurs... De toute façon, un potage brûlant peut qu'te faire du bien.

— Ça, oui, car ça pince encore dehors ! et racontai mon parcours tout en appréciant le dit potage...

Cela dit et favorablement commenté par Luc ("Te voilà rôdé pour une longue randonnée !"), Nivea entreprit la lecture des nouvelles du journal local. Parmi lesquelles figurait un article relatant la mesure du flux de neutrinos solaires, effectuée par une équipe franco-russe dans le tunnel du Fréjus, dont l'appellation NEMO (Neutrino Ettore Majorana Observatory) nous remémora l'énigme concernant la disparition du physicien prodige, que les lecteurs du *LPC* connaissent bien.

— Vous avez des informations récentes concernant cette affaire ? m'enquis-je.

— On en a des échos de temps en temps, répondit Nivea. Il faut dire que depuis la polémique des années 70 entre Sciascia l'écrivain et Amaldi l'académicien, Majorana est devenu fort médiatique en Italie. On ne compte plus le nombre d'écoles et d'institutions portant son patronyme... D'ailleurs son aura dépasse les frontières de la botte : par exemple, en 86, il est sorti à Zurich un film germanophone sur le drame en question – mais je ne pense pas qu'il ait été distribué en France...

— A-t-on avancé sur le fond, à savoir si le jeune physicien avait pressenti que la physique nucléaire allait mener à la Bombe ? questionnai-je, plutôt à l'attention de Luc.

— Non, pas qu'je sache. Amaldi a maintenu son opinion : c'est-à-dire qu'le jeune physicien pouvait pas, début 38, prévoir cette utilisation dévoyée d'énergie d'fission... En fait, au cours des dernières années, ses activités intellectuelles s'étaient portées sur d'autres sujets qu'la physique nucléaire. Il a même écrit un article sur les statistiques en sciences humaines – d'une certaine valeur, paraît-il.

— Il semble qu'il ait toujours porté intérêt à ces sciences-là en général et à la philosophie en particulier – matière qui, a priori, devait le prémunir contre la dépression ! fit remarquer pertinemment Nivea, ajoutant aussitôt : D'ailleurs ses proches ont soutenu que ses actes étaient toujours mûrement réfléchis, même si, le jour de sa disparition, il a hésité jusqu'à la dernière minute, démentant par télégramme la lettre à sa mère, postée quelques heures plus tôt, et dans laquelle il déclarait vouloir mettre un terme à sa vie...

— Je me demande si, au lieu du cas de conscience relatif à l'utilisation militaire de l'énergie nucléaire, que l'on peut légitimement suspecter d'anachronisme, Majorana – dont le penchant mystique est connu – ne serait pas arrivé à cette aporie que les croyants intellectuellement honnêtes redoutent tant : je veux dire la contradiction entre le message évangélique et l'aggravation séculaire des conflits, même entre États se proclamant chrétiens...

— Einstein a vécu la chose et ça l'a pas traumatisé outre mesure ! rétorqua Luc.

— C'est vrai, mais lui avait trop les pieds sur terre pour ne pas s'accommoder du fait que le Bon

Dieu – dans la mesure où ses voies sont impénétrables – avait le droit de jouer aux dés, ris-je.

— Il s'est c'pendant étonné, jusqu'à la fin d'sa vie, que des faits aussi équivoques qu'le double comportement matériel et ondulatoire des particules élémentaires, nous soient dev'nus, grâce à la physique quantique, compréhensibles.

— La "compréhension" d'un phénomène n'est pas une notion simple et dépend de l'environnement socio-culturel, exposai-je. Au Moyen-Âge, même les plus grands savants ne doutaient guère des miracles, ni de la magie, mais ne comprenaient pas la banale pesanteur...

— Tout à fait, et les choses ont pas vraiment changé : y a qu'à aller à Lourdes pour s'en apercevoir !

— À toutes les époques et dans tous les sanctuaires, des guérisons miraculeuses se sont produites, car l'Homme est un animal psychique par excellence. Malheureusement, il ne suffit pas de prier pour guérir. Là encore le démon<sup>3</sup> Hasard pointe son nez...

— Lequel obéit à des lois qu'la majorité des Humains préfère ignorer ! s'écria l'ami.

— Je crois que les Hommes ont des raisons – aussi critiquables soient-elles – de les ignorer. Pour le joueur, par exemple, l'aspect aléatoire du gain est source de jouissance. Et pour le croyant, l'arbitraire des interventions divines conforte le rapport sado-maso qu'il entretient avec son Dieu...

— Sans parler de l'espérance, qui, *volens nolens*, fait vivre, surenchérit Nivea.

— Effectivement, et il apparaît qu'*homo*, même deux fois *sapiens*, est généralement incapable d'accepter l'idée que sa destinée soit à la merci du hasard...

— Le refus de l'Homme d'accepter bêtement son sort, me semble positif, clama Nivea. Étant toujours satisfait, il n'aurait pas cherché à en savoir davantage et serait resté à l'état animal !

— Bien vu, approuvai-je. Cependant, sa curiosité naturelle est limitée par son désir de sécurité, lequel implique des contraintes, qui, à leur tour, tendent à freiner toute mise en cause de l'ordre établi – ce qui explique la résistance sociale au changement... C'est la rupture de cet équilibre qui fait avancer l'Humanité ; les exemples les plus probants étant les "miracles" civilisationnels, tels ceux de la Grèce antique et de l'Italie renaissante, où l'Homme, secouant les vieux dogmes, prend en main son propre destin.

— On peut y ajouter notre siècle, où – tout au moins en Occident –, liberté politique et justice sociale ont, malgré les aberrations communiste et nazie, globalement progressé, proposa Nivea.

— Tout à fait. On remarque aussi, continuai-je, que chacune de ces révolutions sociétales s'est terminée par des réactions impériales ; c'est-à-dire, respectivement, la royauté macédonienne suivie de l'empire romain, puis l'absolutisme monarchique européen et, *in fine*, l'hégémonie américaine... Il s'agit là de cycles qui me paraissent désormais classiques : le progrès de l'intelligence politico-économique favorise le développement culturel et matériel, caractéristiques d'un cercle vertueux, lequel aboutit à une société équilibrée et humaniste. Mais cet humanisme lui-même, victime de son succès, déchoit en société d'abondance, de gaspillage et de permissivité, caractéristiques du cercle vicieux, lequel conduit, ainsi qu'on l'a déjà noté, à l'aliénation individuelle et à la déréliction sociale, prélude à la déchéance généralisée... Autrefois, les relations entre foyers de civilisation contemporains étaient faibles, sinon inexistantes, donc les cycles en question évoluaient, pour chaque foyer – c'est-à-dire, pratiquement, les mondes chinois, indien, islamique, précolombien et occidental – d'une façon autonome. Ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui, où l'Humanité tout entière est en interaction permanente. La question civilisationnelle devient donc planétaire – dans le domaine des idées comme dans celui des faits. Qu'il s'agisse du flux migratoire des pays dits pauvres vers les pays dits riches ou de la pollution – que les océans et l'atmosphère répartissent généreusement sur l'ensemble du globe...

— Sans parler de celle qu'le *web* diffuse généreusement sur la planète entière! m'interrompit Luc.

— Bien sûr, opinai-je, reprenant le fil de ma pensée : Autrement dit, l'Humanité, désormais, risque de sombrer entièrement et non plus partiellement.

— Et l'droit-d'l'hommisme nous y amène bille en tête ! conclut Luc.

— En effet, car faire bénéficier les immigrés des mêmes droits que les nationaux, aura pour résultat

---

3 Ce terme est employé ici avec son sens grec de lutin ; cf. le "démon de Maxwell".

un afflux encore plus massif... Donc rendra la situation encore plus explosive, économiquement et politiquement, car, une fois dans la place, ceux qui ne trouveront pas de travail, profiteront de nos droits pour battre le pavé de la contestation, chose généralement interdite chez eux...

— Sans parler d'la subversion islamiste qui trouve là un terrain d'expansion idéal ! ajouta-t-il.

— Et de l'agitation des trotsko-tiers-mondistes, toujours prêts à s'enthousiasmer pour les causes les plus pourries, pourvues qu'elles permettent de stigmatiser l'"État bourgeois" !

— C'est curieux d'constater qu'la plupart d'ces révolutionnaires en peau d'lapin sont des rej'tons d'la bourgeoisie... Alors qu'des fils d'pauvres, comme Camus, ont mieux su éviter les pièges des idéologies qui promettent les lend'mains qui chantent à coups d'trique ! fit remarquer Luc.

— Voilà, tu as tout compris. La perspicacité historique n'est pas une affaire de classe, mais une affaire d'intelligence.

— Moi je pense que ces gauchistes confondent deux notions, qui, même si elles ont beaucoup d'accointances, ne sont pas amalgamables, intervint Nivea. La notion d'hospitalité humanitaire, qui est d'ordre supranational ; et la notion de droits et obligations civiques, qui règle les rapports entre les citoyens et leur État. Il est évident que ces derniers doivent avoir la préséance vis-à-vis des devoirs d'hospitalité universelle... En clair, la première des choses que les demandeurs d'asile doivent respecter, ce sont les lois et les coutumes des pays d'accueil. Ce n'est assurément pas le cas aujourd'hui, où les islamistes profitent des nos libertés pour leur propagande.

— Il y a plus grave : l'acceptation d'une masse incontrôlée d'immigrants, c'est tuer la poule aux œufs d'or – c'est-à-dire le régime libéral basé sur l'État de Droit. Le seul qui, vaille que vaille, enrichisse la nation dans son ensemble, grâce à la contestation sociale. Alors que tous les régimes dictatoriaux, quelle que soit leur idéologie, ne font que creuser les inégalités et les injustices... Le tiers-mondisme ambiant masque le fait que beaucoup de pays dits pauvres ne sont pas intrinsèquement pauvres : ils sont tout simplement victimes de leurs propres traditions de discrimination, d'inégalité, de corruption, de clientélisme, etc. Toutes choses antinomiques avec une économie moderne... De plus, leur surnatalité, acquise grâce à la médecine européenne, n'arrange rien !

— L'appui occidental à la plupart des rois nègres non plus ! compléta Luc avec à propos.

Nivea accepta ces explications par son silence même. Ce qui me permit de continuer :

— Je rappelle mon interprétation sur l'origine du droit-de-l'hommisme : la honte que l'on a ressentie après la guerre 39-45, relativement au fait que pas un seul pays n'a formellement et efficacement ouvert ses portes aux Juifs persécutés par les nazis... Mais l'humour noir de l'Histoire va encore plus loin : sans parler de l'Allemagne, dans nombre de pays européens, France comprise, sévissait avant guerre un antisémitisme virulent, bien que les Juifs n'aient alors posé aucun problème d'intégration ni de délinquance...

— Alors qu'd'nos jours toucher à un voyou beur ou noir, c'est s'faire traiter d'raciste ! fulmina Luc.

— Moi j'allais donner en exemple l'imam du coin qui prêche en faveur du *djihad* et de la *charia* !

— C'est du même tabac !

— À cela près que la place du voyou est la maison de correction et celle de l'imam le premier avion pour le pays d'origine ou d'obéissance...

— Vous en oubliez de manger ! fit remarquer narquoisement Nivea, qui venait de nous remplacer les assiettes de soupe (vides) par celles garnies de truites saumonées.

Nous nous attaquâmes donc à ce poisson devenu rare : encore un cadeau des pêcheurs que Luc avait dépannés avec sa camionnette tous-terreins.

Nous disputâmes encore de choses et d'autres entre chaque bouchée, au point de devoir réchauffer les assiettes. Et finit par retomber, naturellement, dans l'actualité politique :

— Cette fois on entend vraiment des bruits de bottes du côté de l'Afghanistan. Les États-Unis ne peuvent laisser passer l'affront du Onze Septembre sans intervenir ! déclara Nivea.

— Pour une fois qu'les Ricains vont faire un travail justifié, nous plaignons pas ! statua Luc.

— Ah, je ne me plains pas, je plains ceux des Afghans qui n'y sont pour rien et qui perdront tout et

même la vie sous les bombardements ! s'écria-t-elle.

— Ça fait une vingtaine d'années qu'le pays est en guerre : il doit donc plus y rester grand chose d'bout... et pi les autochtones ont l'habitude d'vivre sous la tente, non ?

— Les Américains vont tirer sur tout ce qui bouge, comme ils l'ont fait au Vietnam, s'indigna-t-elle.

— Peut-être, opinai-je. Cependant, *a priori*, ils ont fait des progrès depuis. Souvenez-vous de la guerre du Golfe : les "dégâts collatéraux" et autres bavures ont été, pour autant qu'on le sache, nettement moindres qu'au Vietnam... De toute façon, il serait bien plus néfaste de ne rien faire, car un Ben Laden triomphant redonnerait du tonus à tous les mouvements fondamentalistes, en particulier au Maghreb et en Europe même, qui est devenue leur sanctuaire...

— Y-en-a même qui revendiquent l'Andalousie ! s'indigna Luc.

— Il faut rappeler à ceux-là que ce sont les arabes qui ont islamisé de gré ou de force le bassin méditerranéen au 8e siècle, lequel était déjà hellénisé depuis plus d'un millénaire et que, par conséquent, l'Occident serait en droit de le revendiquer, de la Turquie jusqu'au Maroc.

— Surtout sachant qu'c'est grâce à la perfide Albion qu'la Turquie a pu garder un pied en Europe, c'qui lui permet maintenant d'se prétendre européenne.

— Voilà un excellent argument pour le slogan "Ni l'Angleterre, ni la Turquie" ! Blague à part, je suis persuadé qu'une Europe solide ne peut se bâtir que sur les valeurs sociales et culturelles des Lumières, face à l'ultra-libéralisme atlantique d'un côté et à l'obscurantisme islamique de l'autre.

— Et l'Europe, le Japon et la Russie dans tout ça ? questionna Nivea.

— Ces pays, question boucheries guerrières, ont déjà tellement donné qu'ils préfèrent tout plutôt que d'en risquer de nouvelles – ne serait-ce qu'à cause de leur vieillissement ! estimai-je. En conséquence, ce ne sont pas eux qui feront l'Histoire de ce siècle, conclus-je.

— À propos d'Afghans et autres Talibans, j'espère qu'Bush junior s'ra aussi malin qu'son père et f'ra en sorte qu' ils s'entretuent réciproquement ! souhéta Luc.

— Je vois que tu as potassé Machiavel ! raillai-je. Puis, plus sérieux : En fait, le Prophète lui-même a été machiavélien avant la lettre ; et avec succès. L'apologétique islamique a évidemment occulté ses combines politico-religieuses, dont l'affaire des "versets sataniques" n'est qu'un épisode.

— Et si on essayait de regarder ailleurs, proposa Nivea. Vers le confucianisme ou le bouddhisme, par exemple, qui ont eux aussi une conception universelle de l'Homme.

— Sans doute, tout comme Socrate... lequel a démontré qu'un esclave est susceptible de raisonner comme n'importe quel citoyen libre – sans, cependant, mettre en cause l'esclavage lui-même... Une remarque du même genre peut être faite pour Maître Kong et l'Éveillé... Cependant, je crois que la notion moderne de l'égalité des Hommes entre eux, qu'ils soient grands blonds ou petits noirs, Vikings ou Pygmées, nous vient, paradoxalement, du monothéisme. En effet, si le dieu d'Abraham était, à l'origine, un dieu tribal, le christianisme d'abord et l'islam ensuite l'ont universalisé. À partir du moment où tous les Humains descendent d'un seul couple originel, il est contradictoire de refuser à quelque sauvage que ce soit, la même essence qu'au civilisé – ce que la Controverse de Valladolid a fini par entériner<sup>4</sup>.

— Seulement pour les Amérindiens, et non pour les Noirs ! précisa Nivea.

— Vous avez raison, ce sont les Lumières et non l'Église qui ont finalement proclamé l'universalité de la dignité humaine, mettant ainsi toute forme d'esclavage hors la loi, approuvai-je.

— Ce qui me tourneboule, c'est votre RCT, avoua-t-elle. Il faut que j'y réfléchisse à tête reposée... Tenez, pour changer, je vous offre des dattes fourrées, les dernières de la saison, que j'ai faites en souvenir d'Aziza – et elle alla les sortir du frigo.

---

4 Un tribunal *ad hoc*, réuni à Valladolid en 1550, admit que les "Indiens" avaient une âme, et ne pouvaient donc être soumis à l'esclavage... ce qui, implicitement, toléra la poursuite de l'esclavage africain !